

J'entends Lagrange passer sous ma mezzanine. C'est dérangeant mais, neuf fois sur dix, il suffit que je me penche sur mon travail en fronçant les sourcils pour qu'elle ne fasse que passer. Qu'elle renonce à monter me voir. Ou à me parler d'en bas. Ce n'est pas qu'elle parle fort ou marche bruyamment, non. Au contraire. Sa voix est douce, à peine audible, comme ses pas, elle marche à pas souples. En fait, il y a si peu de différence, acoustiquement parlant, entre les moments où elle passe et les moments où elle ne passe pas, qu'on se retrouve à sans arrêt se demander si elle est là, en train de passer dessous, ou pas. Et quand elle parle, c'est susurré sur un ton si insipide qu'à tout moment on croit l'entendre et on doit tendre l'oreille.

Quand je n'ai pas pu l'empêcher de me parler, je lui réponds n'importe quoi, exprès. Et la voilà

qui essaie de comprendre, qui n'y parvient pas mais essaie. Ne lui viendra jamais à l'idée qu'on lui dit n'importe quoi. C'est qu'elle ne doute jamais de moi, Lagrange, ni d'elle, ni de la vie, de rien. Il y a deux jours, par exemple, elle est montée m'offrir un fossile de nautil. Je m'en sers pour caler ma table un peu bancal. Ce matin, elle monte me voir, elle voit le fossile de nautil sous mon pied de table, elle sourit. Ne prend rien en mauvaise part, jamais. Soit dit en passant, je me demande à quoi aurait bien pu me servir un fossile de nautil. Et d'abord, quel besoin a-t-elle de me faire des cadeaux ? Est-ce que je lui en fais, moi ? Mais elle, à tout bout de champ. Et tout dans le même esprit, elle a une espèce de génie, pour ce qui est de ça. Historique du Mont-Faron, boîte de compas avec tire-ligne, chœurs bulgares, panama, gant de crin.

Je dis Lagrange, elle a certainement un prénom, mais pourquoi faire, un prénom. Si la dérangeait que je l'appelle Lagrange, elle le dirait. Non, elle ne le dirait pas. Pour ce que je l'appelle, de toute façon. Elle monte me parler des trois, quatre fois par jour, je ne vais pas en plus l'appeler. Pour qu'elle trouve encore à me sortir une de ses phrases, qui va m'atterrer, ou m'horripiler. Ses deux registres, atterrer ou horripiler, et, entre les deux, rien. Pas plus tard qu'hier, elle est venue me parler d'adopter un chat. Mais, mon chou, ce serait bien

pour toi, les animaux de compagnie sont bons pour l'équilibre quand on ne sort jamais. Personne ici ne manque d'équilibre, alors laisse-moi travailler. Mais, mon chou, beaucoup d'artistes ont des chats. Je sais, les aigris, les vieux, les tarés. Mais le plasticien Cadu en a un. Ah Cadu. Cadu. Et j'ai répété ce nom, Cadu, Cadu, pour bien lui faire entendre comme ça sonnait bête. Elle a fini par redescendre, vaincue.

Je ne sors plus, le fait est. Je suis arrivé à ne plus sortir le soir. Jamais je ne me serais cru cette force de caractère. A parfois me demander, maintenant, comment j'avais fait mon compte pour, des années durant, me retrouver à arpenter les rues tous ces soirs. Comme si on pouvait savoir, comment on s'enfonce dans une chose. Comment une chose s'enfonce en nous.

Tous les soirs, j'y allais. J'étais pourtant déjà auteur publié mais, dès que le soir commençait à un peu grisailier les rues, pas à tortiller, il fallait que j'y aille. Que je repère une silhouette patraque, que d'une façon ou d'une autre je lui parle, il fallait. J'ai dit patraque, ça commence. C'est fiévreuse, que je disais, comme ça que je préférais dire. Comme ça que je préfère encore, mon Dieu. Pour dire ces filles en stage de vente au porte à porte. Autrement dit en situation limite, dernière